

# Jean Genet ou la boue diamantée

par Achour Ouamara\*

« Des bords du cercueil j'expédiais mes ordres »(1)

## I. Au dedans le dehors !

« Encager l'univers »(2) : Peu importe la vastitude, elle est opaque, et le désert grand parce qu'épais donne l'impression de se contracter,(3), « les déserts sont clos et ne communiquent pas avec l'infini »(4), on s'y meut comme dans un « élément qui s'apparente à la mort »(5). Le dehors se vide d'objets, et il ne doit son existence que pour *illustrer* un dedans en quoi il s'implose, dont les ouvertures sont pratiquées à dessein d'enfermer la campagne, la tasser, la boucler dans un mouvement souverain d'encerclement (6), et le happer vers la cellule, l'inscrire dans le corps à l'âme spasmodique, l'embaumer dans le cercueil, le précipiter dans la tombe, et ses ossements auront la taille des allumettes :

« le monde des vivants n'est jamais trop loin de moi. Je l'éloigne le plus que je peux par tous les moyens dont je dispose. Le monde recule jusqu'à n'être qu'un point d'or dans un ciel si ténébreux que l'abîme entre notre monde et l'autre tel qu'il ne reste plus de réel que notre tombe »(7)

Il faut fixer, immobiliser les objets qu'ils ne s'éloignent de l'espace clos *conquis* :

« Sa bouche [du détenu] est pleine de cailloux (...), le lit de fer est fixé au mur par une chaîne (...), le matelas de varech, sec, étroit comme l'étui funéraire d'une reine orientale, l'ampoule nue qui pend, ont la rigidité du précepte, des os et des dents déchaussées »(8)

Le dedans est le destin du dehors. Il le contient. Il le comprime. Ses objets et ses êtres s'y fracassent en fendant l'air, recroquevillés, dans une chute vertigineuse :

« Ils (gâfes) sont des aviateurs tombés du ciel dans la prison, crevant la verrière du plafond »(9)

Et s'il arrive qu'une cellule se détache de son bloc maçonnée pour s'enfuir par la fenêtre le soir, le matin « un élastique la tire vers l'espace où elle se balançait et la repose en place »(10). On ne s'évade pas *de* prison, on s'évade *en* prison où les êtres chauds, nus, échauffés, frottés d'ail, forts, tassés contre des types flasques, sales et sans grâce, mais dont l'ignominie elle-même, en macérant, achevait de fertiliser les cellules »(11). Ascension inversée, « *nostalgie inexpiable* de la hauteur »(12), la chute, ici, implore les profondeurs azurées, l'abîme divin, car « nous imaginons l'élan vers le haut et nous connaissons la chute vers le bas »(13)

« qu'on ne s'étonnera pas si les images qui indiquent mon mouvement sont l'opposé des images qui indiquent le mouvement des saints du ciel. On dira d'eux qu'ils montaient, et que je me dégradais »(14)

L'escalier, n'est-il pas puits? Il monte vers le bas :

"Issu de la rue, l'escalier monte à la mort. Il accède au dernier reposoir. Il sent les fleurs pourries et déjà l'odeur des cierges et l'encens. Il monte dans l'ombre. D'étage en étage, il s'amenuise et s'obscurcit jusqu'à n'être plus, au sommet, qu'une allusion mêlée à l'azur" (15).

---

(\*) Enseignant à l'Université Stendhal de Grenoble, auteur de 2 essais, *le discours désimigré* (Editions Bouchène, 1993), *Oublier la France* (Editions de l'aube, 1998), d'un roman, *Il était trois fois...* (Marsa Editions, 2000), et d'une pièce de théâtre, *La défunte* (Marsa Editions, 2001)

L'ascension tire vers le bas, la chute vers le haut, jusqu'à l'enferment du dehors léger dans un dedans lourd.

Le dehors est haut, le dedans est bas. Celui-là *illustre* celui-ci. Le soleil brille pour dire l'obscurité de la tombe, la colonne ses profondes cannelures, l'escalier (un puit) le sombre intérieur où il mène, la verge érectile à sa rigidité cadavérique sa future débandade. Ce hérissément phallique de la nature, cette ascension tant décrite (d'écrite?) n'est qu'un relief de la déchéance. Aussi, la verticalité permet-elle la chute plus suave:

"je suis emporté dans cette chute qui, coupant par sa vitesse même et sa verticalité tous les fils qui me retiennent au monde, m'enfoncé dans la prison, dans l'immonde, dans le rêve et l'enfer pour atterrir enfin dans un jardin de sainteté où fleurissent des roses dont la beauté - je le saurai alors - est faite de l'ourlet des pétales, de leurs plis, de leurs déchirures, de leurs pointes, taches, trous d'insectes, rongeurs et jusqu'aux tiges mousseuses à force d'épines" (16).

Non, la chute à son but n'advint jamais, elle s'entretient de l'ivresse de son vertige:

"Avide intérieur, viscéral, que provoquent aussi des précipices où l'on tombe, la nuit, avec certitude. La nuit dernière je tombais ainsi. Aucun bras tendu, miséricordieux, ne voudrait me saisir. Quelques rochers pourraient peut-être me tendre une main de pierre, mais aussi loin de moi pour que je ne la puisse empoigner. Je tombais. Et pour retarder le choc final - car me sentir tomber me causait cette ivresse, qui est le désespoir absolu voisin du bonheur pendant la chute, mais c'était aussi une ivresse craintive du réveil, du retour aux choses qui sont, pour retarder le choc au fond du gouffre et le réveil en prison avec mon désarroi en face du suicide ou du bain - j'accumulais les catastrophes, je provoquais des accidents au long de la verticalité du précipice, j'appelais d'effroyables entraves à mon point d'arrivée" (17)

Tout se doit tendre à rejoindre la cellule, le corps, le Verbe, l'Hadès du langage. Par l'éclat du meurtre.

## **II. L'éclat du meurtre**

Il faut accorder au dehors l'éclat du meurtre. Le meurtre est bleu. Et le meurtrier tue pour s'en illuminer, mais aussi pour irradier sa victime puisque le "sexe et la chair des assassins sont de lumière" (18). Il en acquiert le mérite du service rendu. Car la victime l'attend toujours impatiente et implorante, elle s'offre comme le paysage s'offre au peintre. Le crime est dans les choses. Objets qui ordonnent la mort: la cravate, la joue pourpre, le cou d'ivoire. Ils sont le doigt du destin. L'assassin est élu prophète pour sanctifier l'acte. L'objet guide la main décidée sur les points du corps à meurtrir. La cravate d'un vieillard ou le cou d'ivoire de la jeune fille couchée sur l'églantine, s'offrent à l'étranglement. Il est beau, elle est belle, sacralisés par l'éclat du crime qui *allume* l'assassin aux boucles luisantes, comme les taches sombres du visage de l'accouchée. La victime est là pour prolonger l'assassin, comme l'outil la main. Et "ses crimes bleus égouttent dans votre oeil" (19), pour n'avoir pas compris qu'ils ne sont pas voulus.

Le meurtrier, dans sa quête de l'ignoble est aussi enclin à ramasser une chenille pour délicatement la redéposer sur sa feuille d'origine qu'à trancher la carotide du "coup blanc d'un enfant qui passe", comme aider un aveugle à traverser la rue pour ensuite lui voler sa canne. De son corps s'exhale l'idée du meurtre dont il baigne le monde.

Il y laisse à chaque fois son ombre déchiquetée comme un vent glacial vous arrache une cape rayée. Chacun de ses pas "dépose des mesures de ténèbres" (20). Et "si le héros combat la nuit et la vainc, qu'il en reste sur lui des lambeaux" (21). Pourtant, après son forfait, le meurtrier cherche activement son erreur. Pour, à son revers, se l'accrocher comme une médaille. La Mort n'est-elle pas un "cadeau du bon Dieu ou Diable?" (22).

Le meurtre coule dans ses veines pour éventrer les bergères, chérir et ériger l'innocence en vérité première: Yeux-Verts a occis, avec délicatesse, une jeune fille nubile, Notre-Dame des Fleurs un gentil vieillard, Culafroy/Divine un jeune garçon, Riton un milicien...

La victime "prise à la glu. Médusée. Médusé. Enlisée. Noyée" (23), elle atteste de la sainteté de son bourreau. Toute cette récolte de meurtres sera tassée dans la cellule-silo comme font ces pieux quand ils viennent déposer leurs offrandes dans un temple, ou le compatisseur ses fleurs sur un catafalque.

Le criminel est blond, le visage illuminé par le péché, les yeux chassieux, écumeux, aux larmes tièdes, sourcils épais qui font aux yeux l'ombre du mal, dont le fond des prunelles est sculpté de l'image d'une guillotine (24), séduisant à la racine de son nez qui orne une bouche écornée à l'haleine fétide. Maigre ou costaud, aux dents gâtées, noires et rares, mains douces malgré le cal des besognes quotidiennes, doigts nerveux aux ongles incarnés. Son regard trahit "une intérieure usine d'armes" (25). Il a un caban qui pèse jusqu'à la braguette gonflée d'une bitte d'acier, et il connaît la secousse de l'emmanchement. Il est marle ou cloche, ou les deux à la fois. Il est elle, elle est il. Prisme à maintes facettes. Il se dédouble, se multiplie par le crime, se *diversifie* pour qu'enfin Il se rassemble et dise rayonnant le Je déique. Il se veut de l'Olympe où il se fait complice de Dieu d'être mis dans la confiance de ses faits, d' "avoir tutoyé la Sainte vierge" (26). Il se complaît à jouer aussi son ennemi: "tirer sur Dieu, blesser Dieu et s'en faire un ennemi mortel " (27), Dieu n'est pas à la hauteur. Le criminel lui tient tête (28) en attisant sa colère à seule fin, comme Lucifer, de ferrailer avec lui, de le ramener à sa dimension *trop humaine*, obtenir de lui une souscription au mal baptisé.

Ne cherchez pas son secret, il est dans celui d'un crachat, dans les couvrantes empouillées, dans un étron distingué.

Mâle, héros ou tante, il porte le stigmatisme du Saint. C'est au claudiquant Héphaestos qu'il faut l'originer, (s'il permet cette ascendance, lui, chié. faute d'être enfanté) : l'éblouissant Harcamone boîte, Divine édentée, Querelle a un léger strabisme, mâle se donnant à un mâle, Bulkaen vomit sa bile sur les billets volés, Stilitano est manchot et lâche,. Botchako épileptique (29), Armand le dur fait des dentelles, Erik le milicien violé par le bourreau, Yeux-verts l'assassin se fait donneuse, Riton...

Mais si le dehors est la réserve de chasse du criminel, la fenêtre est l'oeil du dedans assoiffé, orifice, entre-deux, médiation complice, où le dehors et le dedans se livrent bataille. Tragiquement.

### **III. La fenêtre donne sur la Mort**

La fenêtre est frontière entre le meurtre à venir du dedans et celui advenu du dehors, ou le contraire. Elle ouvre sur la "campagne blême d'épouvante " (30), sur la Baie des trépassés du cimetière enterré dans un brouillard à couper au couteau. Entr'ouverte, elle donne à voir chapelles ardentes et processions de cercueils, vaisseaux funèbres, berceaux blancs qui geignent en voguant dans une brume épaisse, au loin des chevaux excités par l'"agitation spectrale des morts" (31) s'ébrouant de joie de tirer des corbillards sous les trompettes de la mort. Ses rideaux dénoncent puis se font linceuls qu'écartent les mains pleines de sang de Yeux-verts (32), alors "un jour blême défit la chambre " (33). D'elle "flottait l'étendard rouge à croix gammée" (34), et les hirondelles en ont quitté leurs nids de savoir, sous elle, la mort tapie, essoufflée, "morte de fatigue" (35), épuisée de besogne, de s'être gavée des "os en poudre des enfants", d'avoir passé tout son jus "dans les veines des salades et des chênes-lièges " (36), donné son odeur au serpolet, d'où elle s'égoutte. C'est ainsi que les crimes fleurissent de cette odeur que laisse échapper la fenêtre, "odeur très légère, mais écoeurante sur quoi le cadavre voguait" (37).

Si le vasistas, la verrière, échancrures, la lucarne, guichet, fentes de planchers, claires-voies de balustrades, judas, oeil de boeuf ou toutes ces anfractuosités, interstices, meurtrières et entailles du corps et de l'espace offrent à la lumière l'illusion d'entrer, la fenêtre, reposoir de la mort, se soutient des gonds de la funèbre clarté du marbre des caveaux emmitoufflés dans des pans de brouillard épais et glacés d'où les fantômes naissent d'un sourire. Dans l'obscurité : "écartons nos rideaux sur ce décor de marbre" (38). Scott "derrière un rideau (...) tire sur le peuple" (39). Tirés, ses volets émettent le grincement d'une bière où Jean, à la pâleur de cire, brille de mille étoiles déchues. Il y a gravé dans chaque regard qui la traverse l'appel, à la mort, tatoué, l'augure d'un crime originel, toute cette atmosphère "essentielle à l'éclosion d'un meurtre " (40). Dès qu'on tire ses rideaux, on est saisi d'un grand malaise, d'une nausée, du goût de la Mort (41). C'est pourquoi elle est signe de renaissance qui exige de la cellule le rétrécissement dû à la douleur:

"J'ai trop de place encor ce n'est pas un tombeau  
Trop grande est ma cellule et pure ma fenêtre  
Dans la nuit prénatale attendant de renaître

Je me laisse vivant par un signe plus haut  
De ma Mort reconnaître" (42)

La fenêtre s'ouvre sur l'*im-monde*. Votre monde. Et je ramasse toute cette écriture dans le geste répété d'un retournement de gant où la surface lisse représente votre monde, et la surface interne et rêche que je veux, par la trinité (Vol, Trahison et Homosexualité), obtenir sera mon univers à moi. Votre monde se doit de s'ordonner à partir de l'abjection faite mesure. Je le veux *im-monde*. Et je fais tout mon possible "pour être toujours indigne de vous " (43). Moi je me réfugie dans la prune, "j'habite un domaine petit et noir que j'emplis" (44), là "les serpents pendent par la peau du ventre d'où s'envolent des enfants aux yeux crevés " (45). Je procède à l'emboîtement de votre monde.

#### IV. Em-boîte-ment

"Comme vous l'avez commandé, c'est toute la montagne qui sera ouvragée. L'intérieur aura la complexité d'un nid de termites ou la basilique de Lourdes, on ne sait pas encore. Du dehors personne ne verra rien. On saura seulement que la montagne est sacrée, mais dedans, déjà les tombeaux s'enchâssent dans les tombeaux, les cénotaphes dans les cénotaphes, les cercueils dans les cercueils" (46).

"Une lampe y (tombe) demeure et veille mes noyés" (47).

"Je désirais qu'il (Jean) habitât une fosse, une tombe sombre et profonde, seule demeure digne de sa monstrueuse présence où il vivrait à genoux ou accroupi avec un éclairage à la bougie. On irait l'interroger par une fente de la dalle" (48)

Je multiplie pour réduire. Et je force la syntaxe: "Ils chante" (49). Vers l'intérieur. Divine "se multiplie dans les bars minuscules" (50). Rien ne m'est plus cher que de réduire tous les marins au Marin: "seule me calme cette pensée qu'il n'existe qu'un marin : le marin. Et chaque individu que je vois n'est que la momentanée représentation" (51), la diverse humanité en Divers, sceller l'infini espace dans une tombe gigogne pour le rendre aux morts à qui je le dois. Car "je veux être Général dans la solitude. Pas même pour moi, mais pour mon image, et mon image pour son image, et ainsi de suite. Bref, nous serons entre égaux" (52), "la solitude de la prison me donnait cette liberté d'être avec les cent Genet entrevus au vol chez cent passants, car je suis bien pareil à Mignon, qui volait aussi les Mignon" (53), "je suis un beau couple" (54). Tout est cursif, boucle, tourniquet, ritournelle, tout ce qui, à travers le miroir *casse* la logique du binaire ("je suis un mort qui voit son squelette dans un miroir") (55), métamorphose en morts qui n'ont jamais été vivants. C'est pourquoi "les Nègres se nègrent" (56), l'obscurité s'obscurcit, les miroirs reflètent des miroirs (ces "consciences à l'envers" (57), les cadavres se mirent dans les fantômes des cadavres, et moi "j'étais un cadavre poursuivi par le cadavre que je suis" (58), "j'aurai le cadavre du fantôme du cadavre" (59). Enuméré-je les choses, non pour montrer leur diversité, mais pour les contenir. Je veux le dehors dedans et l'univers emprisonné dans l'empire de la circularité, dans le ménage et le manège du trou de Divine ou Divers : "Divine rentre dans sa coque et regagne son ciel intérieur" (60), "la colonne, dont Divers, tournait autour de cet axe : Harcamone. Mais elle, dont Harcamone, tournait autour de cet axe : Divers. Puis autour de Villeroy et de beaucoup d'autres. Son centre partout " (61), donc nulle part. Où est le centre? En ce lieu où je vous conduirai : l'ombre de la tombe' des tombes, le temple du monde, car les

"les cercles et les globes me hantent : oranges, boules de billard japonais, lanternes vénitiennes, cerceaux de jongleur, ballon rond du garde-but en maillot. Il faudra établir, régler toute une astronomie interne" (62)

Et

"quand tout m'était refusé, je désirais être fait pour les cannelures des fausses colonnes ornant les façades, pour les cariatides, pour les balcons, pour la pierre de taille, pour cette lourde assurance bourgeoise qui s'exprime par eux" (63) .

Cette quête de l'intériorité est "un vide actif (Tao), un *obon*, un dehors du dedans, abîme terrifiant, mais aussi grimace du vide, en funambulisme de la nuit d'antan" (64). L'être se recroqueville, se mord la

queue, s'invente des yeux pour se voir: "Il (Erik) lui arrivait pourtant de désirer être le bourreau afin de se contempler lui-même et de jouir du dehors de cette beauté qu'il émettait: de la recevoir" (65).

Une fois l'univers rétracté, calfeutré, enfermé dans le dedans, "je jetai les clés dans un torrent de boue" (66), et "dans ma cellule, petit à petit, il faudra bien donner mes frissons au granit " (67), dans l'attente d'"être visité par un gracieux fantôme dont je serais le château hanté" (68). En attendant, "je voudrais me blottir dans mes bras " (69), car "je suis un beau couple" (70).

# CORPOEME

"Ta nuit laisse couler de mon oeil et ma tempe  
Un flot d'encre si lourd qu'elle en fera sortir  
Des étoiles de fleurs comme on le voit d'un tir  
La plume que j'y trempe " (71)

## *I. Le corps-monde*

La cellule est boyau, le corps colonne qu'enroule l'amant comme une glycine, à cannelures faites de ce parchemin qui reçut la thora en lettres de roses écloses à toutes pénétrations. "colonne sacrée" où s'exprime "toute une littérature prophétique et terrible" (72). Colonne phallique qui comprime l'adversité d'un dehors angoissant qui se signale par ce "vasistas grillé dont les pointes sont dirigées vers l'intérieur" (73), comme l'univers en expansion arrivé à son terme s'implose jusqu'à devenir grain phosphorescent en passe de ré-exploser sous une mystérieuse force centrifuge laissant un intérieur calciné:

"toute la vie de Mario devait remonter, venant des mollets, du sexe, du torse, du coeur et de l'anus, de l'intestin, des bras, des coudes, du cou, jusqu'au visage où elle se désespérait de ne pouvoir sortir, aller plus loin, s'échapper dans la nuit, s'achever en étincelles" (74).

Le corps se taille la chair pour se coudre et se greffer et s'emplir de ce qui s'y engouffrent et s'y engloutissent, et il en jouit "comme d'une grossesse " (75).

Des héros

"s'échappait par les yeux, les naseaux, la bouche, le creux de la main, la braguette gonflée, sous le drap ou la toile ce brutal monticule de mollet, une colère radieuse et sombre, visible sous forme de buée" (76).

De sa bouche entr'ouverte, une fissure, par "où le monde entrait pour le posséder" (77), des colonnes de mouches en sortent ou s'y précipitent" (78). Ainsi le corps ganté "de l'orteil à la paupière" (79) bistrée se recroqueville et s'use "jusqu'à la transparence, jusqu'au grain de lumière" (80). De lui s'exhale la récolte du dedans que le nez ou la langue du goûteur transforme en philtre de jouvence, en ces humeurs bouleversantes que sont le sang, la sueur, le sperme et les larmes (81), ou le jet de salive, son "aigrette de diamants " (82). Alors s'enflant peu à peu, pareil à un serpent en danger, puis se gonflant démesurément de passions, une mer crachant ses noyés, une fleur bandant ses corolles sur un vert bourgeon, un soleil rechargé, un oiseau rechaussé, l'univers fuira à travers toutes ses aspérités. A flots les sécrétions ! A flots les fluidités ! A flots les fétidités ! "Le sang dans la mer fuit de mon oreille" (83), "Je m'écoule et deviens marécage" (84), puis, infesté d'alligators souriants, fleuve pestilentiel, immobile, en pente, vaseux propice à l'engloutissement, que remonteront les algues de velours et d'azur aux douceurs de la folle avoine. C'est ici qu'il faut décrypter ces hiéroglyphes qui disent l'humiliation, la honte, les "trois vertus théologiques" (le vol, l'homosexualité, la trahison), la lâcheté et enfin l'orgueil pour allègrement "mériter le mépris du monde " (85). Ah ! le dur désir de daller son corps contre les intempéries de votre monde une fois scellé aux lanières du dedans. Je le tatouerai jusqu'au sang d'arabesques pour figer d'encre l'univers ramassé, réduit à une fleur, Ganymède ravi par Jupiter, la main la corolle, pétales constellées de solitudes rigoureuses, inattaquable, increvables, altières, "bloc de nuit, compact et méchant qui retient son souffle " (86). Il en vibrera comme le tambour au vent marin, réglé au chant du mur tapissé de flûtes de pan. A moins d'être bercé par le "chant des séraphins", "angelots de laine" (87) aux trois ailes.

Vient l'allaitement des bouches au tesson. Enculades ? Oui si le diamant se raye à l'épine. Mais l'oeil de Gabès, ou de bronze comme il vous sied, se plaît à railler la boursoufflure de la pine.

Non, le corps a la transparence des beaux fantômes ou la translucidité délicate des poux. Il est réceptacle en sa surface de toutes les armes qui fument. Tout sur lui est semence d'où naissent les gouapes comme naquirent les Spartiates des dents du dragon. Ses antres crient de concert: "entre !" afin de ré-éjecter comme le volcan par ses étroits cratères tout le baume nauséabond des cadavres intérieurs, glacés, jonchés à même les parois vertes de l'estomac, arrosés de la bile et du chyle fécond, pour rendre tout leur écho.

C'est un trou noir qui soudain se retourne pour libérer sa lumière longtemps confinée et remettre "en marche le soleil" (88) d'où sortira un "royaume surnaturel de (nos) reflets" (89). Le corps vulcain de Bulkaen, alors éclatant, se sertira des bijoux volés pour devenir sceptre justicier (90).

Le corps est sombre demeure et active forge. Le soleil qui nous mouille s'y lève et s'y couche. Il y continue sa courbe et l'achève" (91). On y entre comme on viole une sépulture. On en sort trempé d'une pluie de lumière, non sans s'accrocher au seuil comme le poisson à l'hameçon. Chaque pore est ouverture à l'instar de ces mille lucarnes à barreaux qui tapissent le dehors des murs de la prison, d'où on peut entrevoir un morceau de lune, "lucarnes à barreaux des immenses prisons derrière lesquelles dort, rêve, jure, crache un peuple d'assassins, qui fait de chaque cellule le nid sifflant d'un noeud de vipères" (92).

Il se peut que le corps s'évapore et se réduise en "une légère haleine" (93). Le corps est la décantation de l'univers : "J'ai vu des gars tatoués de l'Aigle, de la Frégate, de l'Ancre de Marine, du Serpent' de la Pensée, des Etoiles, de la Lune et du Soleil" (94) : Ciel (Lune et Soleil), Air (Aigle), Mer (Frégate et Ancre de Marine), Terre (Serpent).

Mais inlassablement le corps se reconstruit de ses explosions:

"je me reconstruis. Je me recolle. Je me refais à neuf. Je deviens plus fort, plus lourd qu'un château fort. Je suis la forteresse ! Dans mes cellules je garde des costauds, des voyous, des soldats, des pillards ! Méfiez-vous ! Je ne suis pas sûr que mes gardiens et mes chiens puissent les retenir si je les lâche contre vous. J'ai des cordes, des couteaux, des échelles ! Gardez-vous ! Il y a des sentinelles sur mes chemins de ronde (95), de mes plaies suinte le crime...

Prison corps : "la prison est en moi-même, composée de cellules de mes tissus" (96). Le corps se greffe à la cellule et en devient un lourd syntagme. Qui dit la cellule dit le corps, qui dit le corps dit la cellule. Un corps *tombe*. Et le cercueil vertical s'impatiente du dernier clou.

Bouche, antre à voix et cratère écumeux. Le corps enferme toute la ville. Les censeurs se perdent dans ses labyrinthes. Le juge, l'avocat, le bourreau et l'aumônier s'y promènent: "Le coeur, avez-vous trouvé le coeur ?", *interpellera* angoissé le juge égaré dans le ventre d'Harcamone (97). Et ce "coeur est si minutieusement exploré qu'une chambre secrète se déchire, laisse un rayon passer, sur la porte d'une cellule se poser et montrer Dieu" (98).

## II. Cannibalisme

Suffit-il, le corps en sa surface, serrer dans ses plis tout le mystère du Cosmos ? Il faut qu'il se vrille, qu'il se donne en offrande à son propre intérieur, qu'il se donne à l'auto-cannibalisme :

"Il m'est arrivé une horreur de porter d'amour sans objet mes lèvres sur la rampe glacée de la rue Berthe, une autre fois d'embrasser ma main, puis encore n'en pouvant plus d'émotion, de désirer m'avaler moi-même en retournant ma bouche démesurément ouverte par-dessus ma tête, y faire passer tout mon corps, puis l'Univers, et n'être plus qu'une boule de chose mangée qui peu à peu s'anéantirait: c'est ma façon de voir la fin du monde" (99).

Précipice qui engouffre et l'univers et le corps des amants: "J'assimile Jean, je le digère" (100). Qu'un gouape se donne à son regard, voilà que tout le corps en reçoit l'effet du reflet, l'ombre abîme, la flèche d'une présence éblouissante, étourdissante :

"Je croise des voleurs, des gouapes dont le visage m'entre dans le visage, dont le corps, de loin, terrasse le mien" (101)

"Il (Bulkaen) s'était engouffré en moi" (102)

"Il (Divers) m'habite" (103).

"Mon cachot bien-aimé dans ton ombre mouvante" (104)

# La langue toute retournée

"Les lignes sont la clé qui ouvre le tabernacle et montre enfin le pain" (105)

## I. L'écriture en abyme

Enchâssement, énumération saturante par allitérations, répétitions dans la tension du style, tout appelle à l'engorgement du refuge, ultime, minimal, injoignable :

"C'est par l'élongation que nous déformons assez le langage pour nous en envelopper et nous y cacher : les maîtres procédant par contraction" (106)

Mots dialectophages: Ombre, lumière, ténèbres, brouillard, fenêtre, cellule, bitte, corps, meurtre, fleur, tatouage, tombe, et tout ce qui s'en égoutte, tissent, en paradigmes, le texte comme une araignée orfèvre. Qu'une de vos mouches-vocables s'y aventure, et sa carcasse servira d'abri pour la ponte d'un poème assassin.

Emboîtement du monde dans le creux d'un poème où la "verge est enclose" (107), "retourné comme un gant" (108), jusqu'au verbe qui le dit, qui le contient: "les mots reprenaient avec leur prestige de boîtes, en fin de compte vides de tout ce qui n'est pas le mystère. Les mots clos, scellés, hermétiques, s'ils s'ouvrent, leurs sens s'échappent par bonds qui assaillent et laissent pantois" (109). Le verbe et la chair font Un : la phrase "joue le rôle des tatouages sur la peau des Marles de Mettray" (110). Le mot sonne, pète et s'enrobe d'un goût funèbre. Le signe suffit, peu importe l'objet: "le verglas, le givre (...) s'ils indiquent les calamités, évoquent des joies dont le signe détaché dans notre chambre, nous suffisait" (111).

L'énumération haletante est saturante. Rassembler, énumérer, ordonner, vise l'enfermement dans un mouvement rétractile : "Et que toutes les portes soient fermées. Oh, bien fermées, closes, , boutonnières, lacées, agrafées, cousues" (112).

La fermeture procède syntaxiquement de la répétition:

"Il était *normal* que sa désinvolture fût le résultat non prémédité de cette soudaine *vacance* et *normal* encore, que cette *vacance* fût spécialement voulue afin de permettre au *matelot* de se livrer au jeu délectable du pantalon, à cette *démarche* belle entre toutes qui est la gloire de la Marine, à la *possession* de soi qui est toutes *contenue* dans cette *démarche* (étant celle même du *matelot*) à la *possession* du soir dont les ténèbres étoilées sont *contenues* dans cette *démarche* qui est la plus troublante. Il *dansait*. Jonas *dansait* devant Hérode. Il sentait derrière lui les yeux du Tiran couvert d'or mais vaincu, détailler la merveilleuse lenteur du *matelot* de plus en plus *nonchalant*, puisque la non *chalance* est le prétexte de cette *danse*, en est l'essence. Quand l'homme le doubla, l'un et l'autre simultanément tournèrent la tête: ils avaient l'un et l'autre une cigarette, mais si Jonas l'avait au bec l'homme tenait la sienne modestement à la main" (113).

## II. Saint-axe oxymorique

"J'ai longtemps cru que l'oeuvre poétique proposait des conflits : elle les annule" (114)

"Je suis une belle phrase" (115)

Le procès oxymorique ("cette magistrale synthèse des contraires, ce bloc de vérité (...) épouvantable" (116) qui donne l'"étincelle incomparable" (117)) apostrophe les contraires. Il n'est que le mouvement sans fin d'une langue qui travaille à diluer sa glaise par l'emboîtement à la fois des images et des mots. L'union des contraires est appelée à se transformer en cette matière génératrice d'une créature, Dieu jouant en pétrissant Adam: il s'arrête, scrute la créature inachevée, puis se repenche sur sa pâte et



(re)crée le langage. Le soleil est d'ombre (118) et il mouille. La prison allège et alourdit, "impossible partition entre le signifiant et le signifié, le vrai et le faux, le vivant et l'inanimé, le morceau et le tout organique" (119). Ainsi "chaque mot est porteur et d'égale distance, de vie et de mort, de résistance et de puissance d'effacement" (120).

De l'univers au corps, du corps à la syntaxe ultime jusqu'au vertige de l'annulation des contraires. Qui de la lumière ou des ténèbres absorbe l'autre ? "Soleil d'ombre" ? (121) Chacune est dans l'autre, les ténèbres enténébrent la lumière, la lumière éclaire les ténèbres. Dououreux seuil ! "Impossible nullité" : "je ne puis dire autre chose qu'ils sont une ténébreuse clarté ou éblouissante nuit" (122). Mais c'est de l'enfermement qu'il s'agit. Les contraires obéissent toujours à deux imaginaires en lutte : le dehors et le dedans. Clarté du dehors, ténèbres du dedans, "glycine et rosier" (123), "douceur monstrueuse" (124), monstruosité du dehors et douceurs du dedans, comme "la douceur du silex et le miel des chardons" (125) ou les "étincelles givrées" (126) :

"Les mots désignent le monde, Genet a mis le monde dans les mots: mais du coup, il s'y est coulé lui-même. Ce vers triste et rabougri réalise dans l'objectif l'unité du sujet et de l'objet" (127).

C'est pourquoi la phrase s'égoutte. La phrase *pressée*, par le jeu de la coordination essoufflée, rejette sur sa fin l'élément essentiel: "Tous les vrais de la tôle durent frémir, et *tous les criminels*" (128), "son désespoir (de Lucien) l'embellissait et *son retour à la vie*" (129), "sa beauté m'effrayait et *la sagesse et la beauté de son langage*" (130), "le monde se réduisit, et *son mystère*" (131), "une obscure amitié - obscure pour eux - les lie, et *une haine légère*" (132).

Les syntagmes rejetés sont mis en relief. Même procédé dans l'énumération chaotique. Et les mots sont faits silex.

Le signe éclate. Se substitue à son arbitraire une volonté non de pervertir le sens mais de donner aux mots la force et la consistance d'une pierre. Et de leur aiguisement jusqu'à l'usure se dégagera l'humilité. Le mot ainsi émaillé, libre, danse, se mire dans d'autres mots, comme "reposer" dans "postérieur" ou "noble" dans "ignoble". C'est le reflet-reflétant, le reflet-reflété.

# Ô ! JEAN !

## Ô ! "Moissonneur de souffles coupés"

"Jean ! Jeune arbre aux cuisses d'eau ! Ecorce blasonnée ! Dans le creux de ton coude se déroulaient des fêtes étonnantes et interminables. L'épaule du Panthéon. Un trèfle noir. Je suis une pelote d'étoupe traversée d'épingles d'or. Le goût de ta bouche : au fond d'un vallon silencieux s'avancait une mule en soutane jaune. Ton corps était une fanfare où pleurait l'eau. Nos amours. Souvenez-vous: On éclairait l'étable d'un lustre. On éveillait les bergers parés pour leurs messes. Ecoutez leurs chants confondus dans une légère haleine bleue. Je pêchais des poissons dans ton œil ! Le ciel ouvrait ses portes. Effeuillez mon sommeil sur le front des enfants mort-nés, effeuillez notre amour sur le monde, effeuillez le monde sur nos lits. Partez sur vos chariots voilés. Je dors sous votre porte. Le vent dort debout" (133)

Tu me convoques à l'ouvrage pour notre commune bien-aimée, La Mort. Noir à la peau blanche, Fedai au keffieh strié de souvenirs de Chatila, tu es "à la recherche du dénicheur amoureux du brouillard et des prunelles gelées" (134). Captif des dangers possibles contre l'inconfort de la certitude, tu fondes le monde en ébranlant la fixité de ses valeurs, celles qu'il érige en Panthéon. Je souscris à ton pacte d'écriture cosmique. Tu ne juges pas, tu jauges. A l'aune du plomb que tu fais or. Tu ne regardes pas le soleil, tu le traies. Pour nourrir ta tombe. Tu te veux mère, amant(e), fils à la fois, sans que ton corps signé de toi perde son unité polygonale. Et nous voulons tous être enfants de Gabrielle.

Non, tu ne vois pas double, tu vois le double des choses. Tu l'as écrit doublement. C'est ton regard qui le veut, ce "regard de des Grioux à Manon dans la caravane des filles sur la route du Havre de Grâce" (135). "L'auteur d'un beau poème est toujours mort" (136), et tu es mort. Tu achèves. Tu es achevé pour avoir poursuivi tes actes jusqu'à leur achèvement : "Quel que soit le point de départ la fin sera belle. C'est parce qu'elle n'est pas achevée qu'une action est infâme" (137). N'entres-tu pas "dans l'aventure comme on entre au couvent ?" (138). Et moi, au village, "la nuit je venais surprendre un rayon de lumière entre les volets (tes volets). Entre ma chemise et ma peau je l'emportais" (139).

À bientôt. À l'ombre de tes ailes saignées, j'accrocherai mes *plumes*. Pour te dire encore le signe. Puisqu' "il n'est pas à la beauté d'autre origine que la blessure" (140). Tu connais, et "il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas". Ceci s'applique à ta poésie, puisqu'elle "est la rupture (ou plutôt la rencontre au point de rupture) du visible et de l'invisible". C'est toujours la violence-effort, cette "audace au repos amoureux des périls". Tu l'écris. Pourquoi? Parce qu' "écrire c'est ce qui vous reste quand on est chassé de la parole donnée". Tu nous la donnes cette parole, gouttelette sur l'épi de la folle avoine dans un désert à point. Tu neiges sur nous. Tu nous *encres*. Tu nous frappes d'un phrasé irisé. Oui, le mOt s'ouvre en son centre pour nous contenir, nous dire avant qu'on ne le dise.

Maintenant, quand nous disons prison nous nous brisons, blancheur nous nous nègrons, vol nous *volons*, crime nous rimons, fleur nous pleurons.

Larmes de boue diamantée.

---

## NOTES

1. *Pompes...* p. 77
2. *Notre-Dame...* p. 47
3. *Les Paravents...* p. 147
4. *Notre-Dame...* p. 9

5. *Le Funambule...* p. 17
6. *Pompes...* p. 121
7. *Notre-Dame...* p. 131
8. *Notre-Dame...* p. 186-187
9. *Notre-Dame...* p. 189
10. *Notre-Dame...* p. 186
11. *Pompes...* p. 204
12. *Bachelard...* p. 111
13. *Bachelard...* p. 108
14. *Miracle...* p. 342
15. *Notre-Dame...* p. 12-13
16. *Miracle...* p. 262
17. *Notre-Dame...* p. 78
18. *Miracle...* p. 79
19. *La parade...* p. 74
20. *Le pêcheur du suquet...* p. 98
21. *Journal...* p. 13
22. *Haute surveillance...* p. 213
23. *Splendid's...* p. 47
24. *Notre-Dame...* p. 170
25. *Querelle...* p. 146
26. *Notre-Dame...* P. 226
27. *Pompes...* p. 122
28. *Notre-dame...* p. 227
29. *Miracle...* p. 66-67
30. *Miracle...* p. 350
31. *Notre-Dame...* p. 58
32. *Haute surveillance...* p. 191
33. *Querelle...* p. 166
34. *Pompes...* p. 268
35. *Le balcon...* p. 60
36. *Les paravents...* p. 86
37. *Pompes...* p. 212
38. *Un chant d'amour...* p. 81
39. *Splendid's...* p. 20
40. *Querelle...* p. 68
41. *Querelle...* p. 166
42. *Marche funèbre...* p. 50
43. *Le balcon...* p. 129
44. *Miracle...* p. 226
45. *Les Nègres...* p. 134
46. *Le balcon...* p. 127
47. *La galère in Poèmes...* p. 54
48. *Pompes...* p. 14
49. *Querelle...* p. 246
50. *Notre-Dame...* p. 145
51. *Querelle...* p. 122
52. *Le balcon...* p. 61
53. *Notre-Dame...* p. 193
54. *Yeux-verts in Haute surveillance...* p.

55. *Miracle...* p. 44  
56. *Les Nègres...* p. 110  
57. *Sartre...* p. 89  
58. *Notre-Dame...* p. 134  
59. *Les paravents...* p. 142  
60. *Notre-Dame...* p. 225  
61. *Miracle...* p. 216  
62. *Notre-Dame...* p. 133  
63. *Journal...* p. 191  
64. *Khatibi...* p. 165  
65. *-Pompes...* p. 110  
66. *Pompes...* p. 229  
67. *Notre-Dame...* p. 26  
68. *Notre-Dame...* p. 66  
69. *Haute surveillance...* p. 200  
70. *Haute surveillance...* p. 194  
71. *Marche funèbre in Poèmes...* p. 44  
72. *Notre-Dame...* p. 154  
73. *Haute surveillance...* p. 181  
74. *Querelle...* p. 44  
75. *Miracle...* p. 93  
76. *Journal...* p. 14  
77. *Pompes...* p. 16  
78. *Les nègres...* p. 86  
79. *Les nègres...* p. 100  
80. *Pompes...* p. 63  
81. *Querelle...* p. 69  
82. *Les bonnes...* p. 149,  
83. *Le pêcheur du suquet in Poèmes..* p. 106  
84. *Le pêcheur du suquet in Poèmes...* p. 106  
85. *Les paravents...* p. 58  
86. *Les nègres...* p. 125  
87. *Le condamné à mort, in Poèmes...* p. 28  
88. *Miracle...* p. 243  
89. *Miracle...* p. 322  
90. *Miracle...* p. 148  
91. *Journal...* p. 79  
92. *Notre-Dame...* p. 9  
93. *Querelle...* p. 54  
94. *Miracle...* p. 196  
95. *Haute surveillance...* p. 200  
96. *Miracle...* p. 43  
97. *Miracle...* p. 368  
98. *Miracle...* p. 59  
99. *Notre-Dame...* p. 28  
100. *Pompes...* p. 149  
101. *Pompes...* p. 29  
102. *Miracle...* p. 78  
103. *Miracle...* p. 93  
104. *Marche funèbre in Poèmes...* p. 43

105. *Pompes...* p. 58  
106. *Les Nègres...* p. 94  
107. *Le pêcheur du suquet in Poèmes...* p. 102  
108. *Notre-Dame...* p. 183  
109. *Notre-Dame. ..* p. 87  
110. *Miracle...* p. 245  
111. *Journal...* p. 29  
112. *Le balcon...* p. 41  
113. *Querelle...* p. 209  
114. *Notre-Dame...* p. 188  
115. *Haute surveillance...* p. 193  
116. *Journal...* p. 214  
117. *Journal...* p. 221  
118. *Miracle...* p. 95  
119. *Derrida...* p. 173  
120. *Khatibi...* p. 135  
121. *Miracle...* p. 95  
122. *Miracle...* p. 20  
123. *Miracle...* p. 234  
124. *Miracle...* p. 234  
125. *Les Paravents...* p. 169  
126. *Miracle...* p. 210  
127. *Sartre...* p. 344  
128. *Miracle...* p. 219-220  
129. *Journal...* p. 177  
130. *Pompes...* p. 14  
131. *Notre-Dame...* p. 231  
132. *Querelle...* p. 12  
133. *Pompes...* p. 217-218  
134. *Elle...* p. 81  
135. *Miracle...* p. 142-143  
136. *Miracle...* p. 212  
137. *Journal...* p. 243  
138. *Splendid' s. ..* p. 41  
139. *Les Nègres...* p. 152  
140. *L'atelier d'Alberto Giacometti...*p. 42

# BIBLIOGRAPHIE

## *I. Oeuvres de Jean Genet:*

### **A. Romans/auto-biographies**

- *Journal d'un voleur*, Editions Gallimard, coll. Folio, 1949
- *Miracle de la rose*, Editions Marc Barbezat-L'Arbalète, 1990
- *Notre-Dame des Fleurs*, Editions Barbezat, L'Arbalète, 1948
- *Pompes funèbres*, Editions Gallimard, coll. l'imaginaire, 1953
- *Querelle de Brest*, Editions Gallimard, coll. L'imaginaire, 1988
- *Un captif amoureux*, Editions Gallimard, 1986

### **B. Poèmes**

- *Le Condamné à mort*, in Poèmes, Editions Marc Barbezat-L'Arbalète, 1948
- *Marche funèbre*, in Poèmes, Editions Marc Barbezat, L'Arbalète, 1948
- *La galère*, in Poèmes, Editions Marc Barbezat, L'Arbalète, 1948
- *La parade*, in Poèmes, Editions Marc Barbezat, L'Arbalète, 1948
- *Un chant d'amour*, in Poèmes, Editions Marc Barbezat, L'Arbalète, 1948
- *Le pêcheur du suquet*, in Poèmes, Editions Marc Barbezat, L'Arbalète, 1948

### **C. Théâtre**

- *Elle*, Edition L'Arbalète, 1989
- *Haute surveillance*, in Oeuvres complètes, T. V. Gallimard, 1968
- *Le balcon*, in Oeuvres complètes, T. IV. Gallimard, 1968
- *Le Funambule*, in Oeuvres complètes, T. V. Gallimard, 1979
- *Les bonnes*, in Oeuvres complètes, T. IV. Gallimard, 1968
- *Les nègres*, in Oeuvres complètes, T. V. Gallimard, 1979
- *Paravents*, Editions Maree Barbezat-L'Arbalète, 1961, 1976
- *Splendid's*, Editions Maree Barbezat-L'Arbalète, 1993

### **D. Textes**

- *Ce qui est resté de Rembrandt...* in Oeuvres complètes, T. IV. Gallimard, 1968
- *Le secret de Rembrandt*, in Oeuvres complètes, T. V. Gallimard, 1979
- *L'Atelier d'Alberto Giacometti*, in Oeuvres complètes, T. V. Gallimard, 1979
- *L'étrange mot d'...*, in Oeuvres complètes, T. IV, Gallimard, 1968
- *L'enfant criminel*, in Oeuvres complètes, T. V. Gallimard, 1979
- *Lettres à Olga et Marc Barbezat*, Editions L'Arbalète, 1988

## *II. Oeuvres sur Jean Genet: .*

- Arnault Malgorn , *Jean Genet, Qui êtes-vous ?*, Editions La Manufacture, 1988
- Aslan Odette, *Jean Genet*, Editions Seghers, collection Théâtre de tous les temps, 1973
- Collectif, *Les Nègres au port de la lune, Genet et les différences*, Editions La différence, 1987
- Derrida Jacques, *Glas*, Editions Denoël/Gonthier, 1981

- Dichy Albert, *Jean Genet, essai de chronologie (1910-1944)*, IMEC, 1988
- Khatibi Abdelkebir,.. *Figures de l'étranger*, Editions Denoël, 1987
- Moraly Jean-Bernard, *Jean Genet, La vie écrite*, biographie, Editions de la différence, 1988
- Sartre Jean Paul, *Saint-Genet, comédien et martyr*, in *Oeuvres complètes*, T.1, Gallimard, 1952
- White Edmund, *Jean Genet*, biographie, Gallimard, 1993
- Bonnefoy Claude, *Genet*, Ed. Universitaires, 1965

### ***III. Autres références***

- Bachelard Gaston, *L'air et les songes*, Librairie José Corti, 1943